

Le secret de Manouche

Le thème de la fille-mère dans
le Cycle du Survenant
de Germaine Guèvremont

Extrêmement prestigieux en France depuis Balzac et Zola, le cycle romanesque¹ est apparu assez tardivement au Québec. Germaine Guèvremont fut l'une des premières à avoir pratiqué cette forme et son Cycle du Survenant—*En pleine terre* (1942), *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947)—compte parmi les plus grandes réussites du genre. Ce cycle connut également un important développement paralittéraire car Guèvremont l'adapta et le poursuivit à la radio puis à la télévision. Davantage que de simples adaptations, le radiroman *Le Survenant* (CBF 1952-1955, CKVL 1962-1965), le téléroman du même nom (CBFT 1954-1957) et sa suite intitulée *Au Chenal du Moine* (CBFT 1957-1958) contiennent des intrigues et des personnages entièrement nouveaux. Le fait est aujourd'hui presque oublié, mais la matière d'un troisième roman que prévoyait écrire l'auteure a finalement donné lieu aux deux dernières séries (*Marie-Didace* et *Le Survenant*, CBFT 1958-1960) dans lesquelles Guèvremont introduisit une nouvelle génération de personnages (notamment Marie-Didace Beauchemin) et présenta le retour du Survenant. Le versant paralittéraire de l'œuvre de Guèvremont ayant été très peu étudié (ou même lu), une façon de « relire » le Cycle du Survenant semble donc s'imposer : il faut aller lire et étudier ses parties inédites².

Guèvremont, dans l'œuvre inédite, explore de nouveaux terrains, notamment le thème de la fille-mère qui est un leitmotiv du versant paralittéraire du cycle. Comme nous le verrons, ce sujet était si tabou que, lorsque Guèvremont tenta de l'aborder dans le téléroman *Le Survenant* en 1957, elle fut brutalement censurée. L'auteure revint à la charge, toutefois, lors de la dernière

année de son téléroman (*Le Survenant*, 1960) en révélant que deux personnages phares de son cycle, Manouche et Marie-Didace, étaient filles-mères.

Dans son analyse du cycle, Anne Besson montre que celui-ci est une œuvre ouverte, dont l'expansion s'accompagne de constantes redéfinitions et réinterprétations. Ma lecture du versant paralittéraire du Cycle du Survenant sera ainsi suivie d'une relecture du versant littéraire, car les modifications apportées par Guèvremont en aval affectent l'œuvre entière. En suivant le thème de la fille-mère à travers tout le cycle, nous pourrions ainsi mieux comprendre les ambiguïtés de certains personnages importants (Alphonsine, Angéline, l'Ange à Defroi), de même que plusieurs scènes énigmatiques de l'œuvre.

Les filles-mères : de Manouche à Marie-Didace

Lors de la seconde année de diffusion de son téléroman *Le Survenant* (1955-1956), Guèvremont introduisit à l'écran le personnage de la jeune Manouche. La comédienne qui a incarné ce personnage au petit écran, Michèle Rossignol, a raconté³ la relation privilégiée qu'elle a eue avec l'auteure qui connaissait sa mère, la journaliste Lise Rossignol. Manouche aurait même été taillée sur mesure pour Rossignol, alors adolescente. Guèvremont lui présenta ce personnage comme une version féminine du Survenant. Manouche appartient en effet à la famille du Survenant : elle aussi porte un surnom, et un surnom motivé. Manouche, en effet, est l'un des noms donnés aux Tziganes⁴. Ajoutons encore que le surnom de Manouche était celui de Guèvremont dans sa jeunesse⁵.

La dramaturge Denise Boucher⁶ a dit du personnage de Manouche—une jeune femme sombre, mystérieuse et séduisante—qu'il s'agissait de la première femme fatale de la télévision au Québec. Après l'éros masculin (le Survenant), Guèvremont mit en scène l'éros féminin, ce qui, pour l'époque, était beaucoup plus scandaleux. Avec Manouche, surtout, Guèvremont chercha à porter au petit écran une réalité occultée de l'époque. L'auteure confia en effet d'entrée de jeu à Rossignol—pour que l'actrice, alors mineure, sache ce qui l'attendait—que son personnage portait un lourd secret qui serait éventuellement révélé : Manouche était fille-mère. Guèvremont jouait gros en cherchant, dès 1955, à porter l'indicible à l'écran. Ce faisant, elle rejoignait Gérard Pelletier, qui publia, au début des années cinquante, un reportage sur l'horreur vécue par les orphelins des crèches⁷, et Michel Roy, qui écrivit, en 1954, un article intitulé « Le scandale des crèches ». Saisit-on bien, encore aujourd'hui, l'ampleur du phénomène? De 1848 à 1948, 40,000 mères

célibataires passèrent par l'Hôpital de la Miséricorde de Montréal, fondé et dirigé par les Soeurs de Miséricorde⁸. Toutes connurent également la honte, l'humiliation et le secret qui furent le lot des mères célibataires de l'époque. Les mères célibataires arrivaient souvent à l'Hôpital de la Miséricorde à la noirceur afin de ne pas être vues et reconnues par quelqu'un. Celles qui utilisaient le service privé logeaient dans l'hôpital. Lorsqu'elles circulaient à l'intérieur, celles-ci se recouvraient le visage d'un voile afin de ne pas se faire reconnaître par le personnel de l'hôpital ou les visiteurs⁹. De plus, pour protéger leur anonymat, celles-ci se voyaient attribuer un nom d'emprunt : « Il s'agissait surtout de noms inusités comme Héraïs, Calithène, Potamie, Rogata, Macédonie, Gemelle, Nymphodore, Extasie, Symphorose. Si ces appellations étaient bizarres, d'autres comme Humiliane ou Fructueuse étaient lourdes de sens. » (Lévesque 125).

Préparé de longue date par divers indices, l'épisode de l'aveu allait être joué lorsque, quelques heures avant la mise en ondes, la direction de Radio-Canada décida de le censurer. Selon le réalisateur Maurice Leroux¹⁰, il n'est pas impossible que les autorités ecclésiastiques aient joué un rôle dans cette censure. Les téléromans étant alors joués en direct, on fit venir Guèvremont en catastrophe pour qu'elle récrive le scénario. Le secret de Manouche devint donc, le 22 janvier 1959, une histoire échevelée de contrebande d'alcool!

Dans cette scène, Manouche rencontrait le fils de l'Acayenne (appelée la Grosse Madame dans le téléroman), Jeffré Varieur, qui n'était autre que l'homme qui l'avait abandonnée alors qu'elle était enceinte de lui :

MAN La Grosse Madame! C'est moi! J'ai fini de bonne heure!
 JEF (SUR LA DÉFENSIVE)
 G.M. (SOURIT) La pétiote! (HAUT) Avance, que j'te fasse acconaitre ... le fi à mon Varieur.
 MAN (EST DANS LA PORTE. REGARDE JEFFRÉ.)
 G.M. Reste pas là, comme une statue d'sel. Avance.
 MAN (DANS UN SOUFFLE) Jeffré!
 JEF De quoi c'est que c'te comédie-là? Un complot entre vous deux.
 G.M. Vous vous connaissez?
 JEF Comment ça s'fait que t'es pas à Cap-Chat ... Gracia ...?
 G.M. Vous vous connaissez! (AUPRÈS DE MANOUCHE) Puis tu te souviens de lui, Manouche?

(Guèvremont, *Le Survenant*, Téléroman, 22-01-1957, 37)

Le récit du scénario bifurque alors de la version originale à la version censurée. Le manuscrit raturé du scénario constitue, à n'en pas douter, un document important pour l'histoire de la censure au Québec :

Version originale

MAN J'ai une bonne raison de me souvenir de toi, Jeffré.
JEF (ATTEND)
MAN J'ai eu un enfant de toi.
JEF T'as pas faite la bêtise de l'élever, au moins?
MANOUCHE S'ENFUIT DE LA PIÈCE

Version censurée

MAN J'ai une bonne raison de me souvenir de lui.
JEF J'vois pas de quoi c'est qu'a nous gazouille là.
MAN J'ai fait de la prison pour l'amour de toi.
JEF Dis-moi pas que tu m'as vendu!
MANOUCHE S'ENFUIT DE LA PIÈCE
(Guèvremont, *Le Survenant*, Téléroman, 22-01-1957, 37)

Rossignol se souvient que Guèvremont, bouleversée, pleurerait de déception en réécrivant la scène. L'auteure, toutefois, n'avait pas dit son dernier mot ...

En 1957, changeant de titre et de réalisateur, Guèvremont écrit le téléroman *Au Chenal du Moine* qui se déroule après le départ du Survenant (et qui constitue l'adaptation du roman *Marie-Didace*). Un an plus tard, ayant épuisé la matière des romans, l'auteure fit faire un bond chronologique à son cycle en écrivant le téléroman *Marie-Didace*, dont l'action se situe autour de la crise de 1929. L'unique descendante des Beauchemin, Marie-Didace, jouée par Patricia Nolin, en devint l'héroïne. En octobre 1959, enfin, le titre du téléroman changea pour la dernière fois, redevenant *Le Survenant*. La série, en effet, présentait le retour au Chenal du Moine du Grand-dieu-des-routes, barbu, vieilli et balaféré par la guerre. Le Survenant n'est toutefois pas le seul « revenant » de la série : Manouche revient également et, avec elle, le refoulé, le censuré. On apprend ainsi, au début de la série, que celle-ci a épousé Joinville Provençal, décédé à la guerre, et qu'elle a eu un enfant de lui : Dollard Provençal. Le rival du Survenant, Odilon Provençal, demande à ce neveu inconnu de venir vivre chez lui et ce dernier accepte. Manouche, craignant de remuer le passé, suit toutefois son fils pour tenter de le convaincre de quitter le Chenal du Moine. Peine perdue, car celui-ci est tombé amoureux de sa cousine, Desneiges Provençal. Le projet de mariage des amoureux bute toutefois sur l'interdit de l'inceste et il reviendra à Manouche, aidée du Survenant, de lever cet interdit. Le 25 février 1960, Manouche, malgré sa honte, avouera donc à la famille Provençal qu'elle était fille-mère et que son fils était déjà né au moment de son mariage avec Joinville.

Ajoutons que Guèvremont, dans cette dernière année du téléroman, mit en scène non pas une mais deux filles-mères. Marie-Didace, l'héroïne principale du téléroman, disparaît en effet mystérieusement. Le lecteur d'aujourd'hui—comme le téléspectateur d'hier—met toutefois quelque temps à s'en rendre compte, car sa mère adoptive, Angéline, donne épisodiquement des nouvelles de Marie-Didace, qui refuserait de sortir de sa chambre. On finit cependant par deviner que c'est Angéline qui l'a enfermée et le secret de cette disparition finit par être révélé : Marie-Didace est folle. On apprend cependant, à la dernière émission, le 23 juin 1960, qu'un secret peut en cacher un autre :

- ODI Veux-tu l'savoir de quoi c'est que le monde va penser? Il va finir par penser que Marie-Didace est pas folle. Mais ... que (HÉSITE) v'là trois mois, quatre mois, que tu la tiens enfermée?
- ANG J'ai pas compté.
- ODI On va penser que ... Marie-Didace a fêté Pâques avant les rameaux.
- ANGÉLINE VA SE LAISSER TOMBER DANS SA CHAISE.
- ANG (CRI) Non! Assez ... assez ... assez ... par pitié ...
(Guèvremont, Le Survenant, Téléroman, 22-06-1960, 21)

L'expression *fêter Pâques avant les rameaux*, on l'aura deviné, signifie « avoir des relations sexuelles avant le mariage ». Angéline, loin de nier la chose, semble en avoir elle-même la révélation :

- ANG (COMME ASSOMMÉE) ... fêté Pâques avant les rameaux. (RENVERSE LA TÊTE) Mais ... avec qui? (FERME LES YEUX) Avec qui, mon Dieu?
(Guèvremont, Le Survenant, Téléroman, 22-06-1960, 21)

La nouvelle tue d'ailleurs littéralement Angéline, qui ne se relèvera plus. On comprend d'ailleurs, à demi-mot, qu'elle craint que Marie-Didace ait été mise enceinte par le Survenant. Toutes ces révélations métamorphosent le Chenal du Moine.

Le secret

D'un point de vue rhétorique, le secret est une stratégie qui consiste à suggérer sans dire. Le secret de Manouche, l'entrevue avec Rossignol le montre, fut ainsi ourdi de longue date, tissé d'innombrables allusions et indices que la révélation devait à la fois conclure et pleinement mettre en lumière. Le secret joue d'ailleurs un rôle important dans le téléroman (et dans la paralittérature en général) : il aiguise la curiosité des spectateurs et contribue au suspens. L'une des caractéristiques du cycle est justement de combiner le plaisir de l'achèvement du volume et celui de l'inachèvement de l'ensemble (Besson 110).

Le secret participe à ce jeu, car s'il est vecteur d'inachèvement (quelque chose manque littéralement à la compréhension de l'intrigue), sa révélation sera un moment fort de l'achèvement. La satisfaction éprouvée par le téléspectateur devant la révélation du secret sera proportionnelle à la durée du secret, mais également au nombre de « trous » que la révélation viendra remplir dans la trame narrative. Le dévoilement constitue ainsi le point de départ d'une relecture et d'une réinterprétation de l'ensemble du récit. La révélation du secret de Manouche renouvelle ainsi le Cycle du Survenant dont la trame narrative doit être réinterprétée.

La première censure de l'épisode prolongea la période latente du secret. On connaît la légende du roi Midas dont le secret, confié par son barbier à un trou dans le sol, sera révélé par le murmure des roseaux bruissant au vent. La censure put supprimer la révélation du secret de Manouche, mais fut incapable d'empêcher le texte de le murmurer. L'univers de Guèvremont, au terme du téléroman, n'est toutefois pas purgé du secret, car le secret engendre le secret ... La double révélation induit une série de questions : qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux? Quand commence le secret? Le Cycle du Survenant en entier, à bien tendre l'oreille, murmure, et dès *En pleine terre*, le secret de Manouche.

Alphonsine

La naissance de Marie-Didace, dans le roman *Le Survenant*, est nimbée de mystère :

Elle avait hâte de se retrouver seule avec Amable. Un profond secret les unissait davantage depuis quelque temps : Alphonsine attendait un enfant. Amable avait voulu aussitôt annoncer la nouvelle à son père, mais la jeune femme s'était défendue :

– Non, non, je t'en prie. Gardons ça pour nous deux. Les autres le sauront assez vite.

Devant la grande gêne d'Alphonsine, sorte de fausse honte inexplicable, il avait résolu de se taire aussi longtemps qu'elle le désirerait. (*Guèvremont, Le Survenant* 266)

Ce « profond secret », cette « grande gêne », cette « sorte de fausse honte inexplicable » sont bien étranges et le seront encore davantage dans le second roman, *Marie-Didace*. Grâce à sa grossesse, en effet, Phonsine pourrait avoir le dessus sur l'Acayenne, la rivale qu'elle déteste. Jouant un rôle important dans l'intrigue, le secret qui entoure la grossesse de Phonsine ne sera jamais élucidé. La jeune femme fait tout pour cacher son état : « Phonsine,

s'efforçant de paraître encore plus maigre, abaissa lentement la vue sur son ventre. Non, personne ne pouvait deviner son état de grossesse » (Guèvremont, *Le Survenant* 196). Phonsine, de plus, mange peu et maltraite son corps, allant jusqu'à marcher de Sorel à Sainte-Anne : « Des enfants, à la sortie de l'école de Sainte-Anne de Sorel, trouvèrent Phonsine prostrée contre la clôture » (Guèvremont, *Marie-Didace* 244). Cette marche, d'ailleurs, provoquera un accouchement prématuré.

La grossesse de Phonsine possède de nombreuses caractéristiques associées à la grossesse d'une fille-mère : la honte, le secret, le désir d'avorter. La culpabilité de Phonsine pourrait, certes, expliquer cette réaction. L'enfant n'est-il pas conçu au cours de l'année de la venue du Survenant. Dans le radiroman, le maire Pierre-Côme Provençal explique justement sa phobie des survenants : « J'ai quatre grand'filles. La première qui met les pieds su Didace Beauchemin, j'attendrai pas qu'à vinssît fêter Pâques avant les rameaux . . . j'la tire au fusil¹¹. » (Guèvremont, Radiroman *Le Survenant*, 22-10-1962, 6) La crainte de voir des jeunes filles avoir des relations sexuelles avant le mariage s'exprime à plusieurs reprises dans l'œuvre paralittéraire :

On a une paroisse PROPRE. On n'a pas à ma connaissance parmi [sic] les filles qui ont fauté, qui ont été obligées d'aller se promener en ville, plus longtemps que de coutume. Eh! ben, aussi longtemps que je pourrai la garder propre . . . la paroisse j'la garderai. (Guèvremont, *Le Survenant*, Radiroman, 14-11-1962, 5)

Pourtant, Pierre-Côme l'oublie, une jeune institutrice est précisément allée, dans *En pleine terre*, se promener en ville plus longtemps que de coutume : Alphonsine. Le mariage d'Amable et d'Alphonsine est, d'entrée de jeu, confronté au non-dit. La jeune femme, demandée en mariage, ne répond pas :

Alphonsine se taisait toujours. Le silence, un grand silence étranger et hostile, élevait entr'eux un mur que chaque seconde alourdissait d'une pierre. Ah! la belle avait bien tenté de lui expliquer ses sentiments tout d'amitié pour lui, puis sa volonté de rester libre un an et de s'engager à Montréal . . . (Guèvremont, *En pleine terre* 13)

Le travail, les études ou les voyages servent fréquemment, à l'époque, à expliquer le départ des mères célibataires parties accoucher à l'extérieur. Pourquoi vouloir « rester libre un an » (et pas deux ou trois)? Pourquoi une institutrice désirerait-elle se faire domestique? Guèvremont, de nouveau, n'explique guère les motivations de la jeune femme. Phonsine disparaît à Montréal à la fin juin et revient le 24 décembre. La jeune femme est transformée : « Phonsine, qu'as-tu fait des roses fraîches de tes joues et de la lumière de ton regard brillant?¹² » (Guèvremont, *En pleine terre* 17)

Le voyage vers la ville revient toutefois dans un roman inédit paru en feuilleton dans la revue *Paysana*, « Tu seras journaliste ». L'héroïne, une jeune institutrice du nom de Caroline Lalande (nom qu'il faut rapprocher d'Alphonsine Ladouceur¹³), quitte son village et l'homme qui la demande en mariage pour se rendre à Montréal afin de devenir écrivaine.

Montréal représente à la fois l'espace du désir et du voyage. Caroline et Phonsine, pour reprendre les termes que Lori Saint-Martin a appliqués à Gabrielle Roy, sont des « prisonnières » échappées et devenues, pour une brève période, des « voyageuses » (Saint-Martin, *La voyageuse et la prisonnière*). Phonsine sera d'ailleurs appelée, dans *En pleine terre*, une survenante. Les voyageuses ont hélas, pour reprendre une expression chère à l'auteure, du plomb dans l'aile : « Mais la réalité, rogneuse d'ailes, lui eut tôt fait savoir que moins rares que les dieux sont les hommes de chair qui exhortent les belles filles à autre chose qu'à la littérature. . . » (Guèvremont, « Tu seras journaliste » 12) Guèvremont, dans *Marie-Didace*, évoquera également les « offres honteuses » faites à Phonsine derrière des « portes closes » par ses « maîtres hautains » (Guèvremont, *Marie-Didace* 123).

« Tu seras journaliste » débute d'ailleurs par l'évocation d'un autre tabou : Caroline, blessée par la ville, fait une tentative de suicide. Un scandale, on l'a vu, peut cependant en cacher un autre. Guèvremont, décrivant l'accouchement de Phonsine, reprendra ainsi, et presque mot pour mot, sa description de l'agonie de Caroline :

Suicide de Caroline Lalande

Le mystère approchait. Soudain, des fleurs du papier-tecture surgirent des mains gigantesques qui la soudèrent à son lit en feu, tandis qu'un roulis faisait tanguer les meubles. (Guèvremont, « Tu seras journaliste » 13)

Naissance de Marie-Didace

Des mains de feu la pétrissaient, la poussaient, l'entraînaient; elles l'abandonnèrent, solitaire, dans la rouge vallée de la maternité. Un cri résonna à travers la maison : le mystère commençait. (Guèvremont, *Marie-Didace* 247)

Ajoutons que la nouvelle « Chauffe, le poêle », qui raconte le voyage de Phonsine à Montréal, débute et se termine le soir du réveillon de Noël, fête de la nativité.

Stéphanie Martin, dans sa thèse de maîtrise, a mis au jour les résonances christiques dans l'œuvre de Guèvremont (*La figure du Christ dans l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont*, 1991), mais la fascination de la

romancière pour Marie n'a jamais été soulignée (voir par exemple « Prière »; Guèvremont, *En pleine terre* 35-40). Or, si l'on se fie à la statue imposante sculptée par Louis-Philippe Hébert entre 1888 et 1889, qui se trouvait au niveau du chœur de l'ancienne chapelle de la Miséricorde de Montréal et qui montrait une jeune fille agenouillée devant une Vierge Marie portant l'enfant Jésus¹⁴, on peut imaginer que la mère de tous les hommes représentait un modèle important pour les mères célibataires, en raison de l'idéal de chasteté qu'elle représentait¹⁵, mais peut-être également en raison du fait que Marie, l'Évangile le dit en toutes lettres, aurait été répudiée par Joseph en raison de sa grossesse n'eût été de l'intervention d'un ange. La prière que Manouche adresse à Marie lors de l'épisode de l'aveu rappelle ainsi l'expérience religieuse que vécurent de nombreuses mères célibataires de l'époque. Sa prière, de plus, n'est pas sans évoquer la « Prière de l'indigne » que cite Victorin Germain dans un livre qu'il consacre aux crèches :

MANOUCHE EST AGENOULLÉE AU PIED D'UNE STATUE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS ... TRÈS PIEUSE ... TRÈS FERVENTE ...

Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui avez conçu par l'opération du Saint-Esprit, obtenez de votre Divin Fils, flagellé, crucifié, couronné d'épines, que le mien m'accepte, pauvre pécheresse. (PAUSE) Je promets de faire le sacrifice de pas garder Dollard tout à moi. Je promets de l'abandonner à son choix ...

(Guèvremont, Téléroman *Le Survenant*, 25 -02-1960, 33)

PRIÈRE DE L'INDIGNE

Je supplie votre miséricorde de l'enlever tout jeune de la terre s'il doit porter en lui le triste héritage des passions qui nous ont perdus

J'accepte de souffrir, j'accepte de mourir pour que mon enfant soit marqué du sceau indélébile des enfants de Dieu

O Vierge Marie, soyez touchée de ma profonde misère et, par votre si puissance médiation, obtenez pour la mère indigne, pour le père égoïste et pour le malheureux enfant, la bénédiction de votre fils, Jésus-Christ

(Germain, *Allô! Allô! Ici la crèche (plaidoyers et nouvelles)* 99-101)

Angéline Desmarais

Si Alphonsine, la mère biologique de Marie-Didace, est liée à Noël, sa mère adoptive, Angéline Desmarais, est associée à Pâques. Celle-ci, dans le roman *Le Survenant*, vit en effet des Pâques glorieuses lorsqu'elle entend, en sortant de l'église, le rire du Survenant dont elle craignait la disparition. Le rire de Venant est de plus associé par Angéline à la cloche de Sainte-Anne de Sorel, nommée la Pèlerine¹⁶ :

Ce grand rire! . . . Elle l'entendait encore. Il faisait lever en elle toute une volée d'émoi. Le grand rire clair résonnait de partout, aussi sonore que la Pèlerine, la

cloche de Sainte-Anne-de-Sorel quand le temps est écho.
(Guèvremont, *Le Survenant* 105)

Cette métaphore, le jour de Pâques, s'incarne littéralement alors que le cœur d'Angéline, le rire du Survenant et la Pèlerine battent à l'unisson :

Tout à coup, elle s'arrêta, éblouie : éblouie et à la fois effrayée de se tromper. Son cœur battait fort contre sa poitrine comme pour s'en échapper et courir au devant du bonheur. Elle le comprima à deux mains et écouta : dans le midi bleu, un grand rire clair se mêlait à la cloche de l'angélus et les deux sonnaient l'allégresse à pleine volée. (Guèvremont, *Le Survenant* 218)

La métaphore de la Pèlerine s'explique avant tout par association de sonorités : le rire est un « homonyme » sonore et rythmique du son de la cloche, mais des allées et venues ont lieu entre le son et le sens. Guèvremont parachève le lien sonore existant entre la cloche et le rire du personnage par le contenu sémantique du nom de la cloche ... La Pèlerine appelle son pèlerin et celui-ci est bien le Survenant : « Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus. » (Guèvremont, *Le Survenant* 265) Une homonymie semblable a lieu dans l'épisode de Pâques : la Pèlerine n'y est pas mentionnée, c'est l'angélus qui sonne. À l'association pèlerin-Pèlerine correspond ainsi celle d'Angéline et d'Angélus (ange). La métaphore permet littéralement la rencontre d'Angéline et du Survenant : elle les marie—symboliquement—sur le perron de l'église.

Les cloches occupent une place considérable dans la symbolique de Pâques. Les cloches d'église cessant de sonner du Jeudi saint au Samedi saint, on racontait aux enfants qu'elles s'envolaient—on les représentait donc, graphiquement, avec des ailes—pour aller chercher des friandises, interdites depuis le début du carême (Rodrigue 244). Tenant à la fois de l'ange (angélus) et de la cloche, le pèlerin qu'est le Survenant est une cloche ailée, une cloche de Pâques :

Il [le Survenant] aperçut Angéline; de sa démarche molle et nonchalante, il s'avança vers elle. Et déboutonnant son mackinaw, il en tira une bonbonnière à moitié défilcée :

– Tiens, la Noire, un cornet de bonbons pour toi! (Guèvremont, *Le Survenant* 219)

Marquant la fin du carême, la fête de Pâques exprimait également les désirs les plus charnels ... La bonbonnière possède d'ailleurs de fortes connotations érotiques (le Survenant se déboutonne) tout comme la cloche : celle-ci représente en effet l'union des sexes féminin (la paroi de la cloche est ainsi appelée la « robe » de la cloche) et masculin (le battant). Les Pâques

d'Angéline et du Survenant constituent ainsi une noce sublimée. La cloche, enfin, par sa rondeur, symbolise la maternité. La fête de Pâques, on l'a vu, est justement, chez Guèvremont, associée aux filles-mères par l'expression *fêter Pâques avant les rameaux*. Guèvremont, dans le téléroman, associera d'ailleurs ce souvenir pascal à l'indicible, au secret¹⁷, faisant dire à Angéline : « Y a ben d'autre chose que j'ai pas dit . . . que j'ai jamais dit à âme qui vive . . . Que j'ai plié dans mon cœur pour toujours. » (Guèvremont, Téléroman *Marie-Didace*, 2-04-1959, 2)

Une scène curieuse du téléroman ressort avec beaucoup de relief une fois que l'on sait que Marie-Didace devient fille-mère, soit le dernier voyage de la jeune fille à Sorel pour voir l'homme qu'elle aime, Patrice Braconnier. Angéline ordonne à Marie-Didace de venir la rejoindre avant l'angélus du midi mais celle-ci désobéit :

Ang Pas déjà l'Angélus ... Marie-Didace ...
 Curé Commence les premiers mots de l'angélus : « L'ange du Seigneur annonça à Marie ... (À COMPLÉTER). »
 (Guèvremont, Téléroman *Le Survenant*, 8-10-1959, p. 23)

La scène peut justement se lire comme une scène d'annonciation. D'autant plus que, dans le même épisode, tout le monde cherche son amant, Patrice Braconnier, mystérieusement disparu.

Angéline est également liée à la cloche de Pâques par sa blessure d'enfance : Angéline boîte, ou encore, comme le dit Félicité, l'autre boiteuse de l'œuvre dans la nouvelle autobiographique « À l'eau douce » : « je cloche d'un pied. » (Guèvremont, « À l'eau douce » 76) Selon toute vraisemblance, Félicité exista vraiment et inspira à l'auteure le personnage d'Angéline. Joli-Cœur, le survenant dont s'amourache la vieille fille dans « À l'eau douce », est toutefois un véritable escroc. Lorsque Félicité quitte tout pour l'accompagner à la fin de la nouvelle, Valentine, la mère de la jeune Germaine, surnommée Manouche, souligne la morale de l'histoire :

Tu vois ce qui arrive aux filles qui écoutent les garçons trompeurs?

Trop jeune pour attacher du prix à la morale, Manouche devait se la rappeler plus tard. Sans toutefois en faire son profit. (Guèvremont, « À l'eau douce » 82)

Angéline Desmarais n'apparaît pas dans *En pleine terre*. Un autre personnage, pourtant, partage son nom : Marie-Ange, jeune fille du Chenal du Moine surnommée l'Ange à Defroi. Marie-Ange est élevée par son père, Defroi, en conformité avec son prénom à la fois angélique et marial : son éducation se résume à « trois choses : croire en Dieu, craindre l'herbe

écartante¹⁸ et mépriser l'argent » (Guèvremont, *En pleine terre* 84). Pourquoi inspirer cette crainte de l'herbe écartante? Pour éviter que Marie-Ange ne s'aventure dans le « marais profond » voisin de la maison. Ce n'est pas seulement le marais, évidemment, mais la réalité même qui menace l'idéalisme fruste de l'univers qu'a construit le père pour son enfant. Mais la réalité, comme il se doit, finit par rejoindre l'Ange :

Et Marie-Ange grandit dans la pauvreté et la joie jusqu'à ce qu'elle eût seize ans. Un midi, en allant comme à l'ordinaire puiser l'eau à la rivière, elle vit, dans une embarcation à la dérive, un jeune étranger qui lui souriait. Sous la caresse du chaud regard, elle rougit et, sur le chemin du retour, il lui sembla que les oiseaux chantaient un chant nouveau et que le vert du feuillage s'était soudainement attendri. (Guèvremont, *En pleine terre* 85)

Ce seul regard du jeune étranger suffit à provoquer un coup de foudre qui abolira l'univers paternel. À l'âge de la puberté, l'idéal virginal et angélique exprimé par le nom de la jeune fille est vaincu par son humanité : par son corps, ses sens et son sang (« elle rougit »). La fée a soif. L'Ange, habitant un monde réel, ne peut qu'être rebelle et déchu. La première version insistait sur l'aspect angélique de l'étranger :

Marie-Ange plongea ses yeux dans le regard de l'autre : elle y vit une lueur sans nom. Elle ne se demanda pas comme les bergers, devant l'étoile de Bethléem : « Quel est donc cet astre? », mais en se penchant au-dessus de l'onde, elle comprit pour la première fois qu'elle portait de la beauté. (Guèvremont, « La fille à Defroi » 11)

L'ange visite Marie

Marie-Ange, suite à cette visite, contrevient aux « commandements » paternels : ne craignant plus l'herbe écartante, cessant de mépriser l'argent, elle « gagn[e] le marais » (Guèvremont, *En pleine terre* 86) pour chasser la grenouille et ainsi pouvoir se payer les vêtements qui lui permettront de conquérir le jeune étranger. Le nom d'Angéline Desmarais, renvoie justement à cette transgression. Un moment battu en brèche par la révolte de Marie-Ange, l'idéalisme fait toutefois retour, avec violence : cruellement punie de ses innocentes transgressions, Marie-Ange tombe malade et se met à vomir du sang. La mort de l'Ange est des plus dramatiques : « Un matin, à l'aube, Defroi qui veillait sa fille, perçut un bruit étrange : le glouglou d'une bouteille qui se vide. La mort avait passé et Marie-Ange n'était plus de ce monde. » (Guèvremont, *En pleine terre* 87) La mort par hémorragie, rappelons-le, était la mort la plus fréquente des filles qui se faisaient avorter ou qui tentaient elle-mêmes l'opération. Un curieux sentiment se mêle de plus, à la fin de la nouvelle, au deuil de Defroi, le père de l'Ange : la honte ...

Et depuis, jamais on ne le vit, au cœur de la grand'route, marcher à pleines foulées et porter la fierté comme un roi, la pourpre; mais honteux, à la dérobee, il prenait les chemins creux, mal marchants, solitaires que seules, les bêtes recherchent, et son regard comme rivé à la terre qui garde pour toujours son Ange bien-aimée. (Guèvremont, « La fille à Defroi » 11)

Rien, dans la nouvelle originale, ne permettait d'expliquer cette « sorte de fausse honte inexplicable ». Guèvremont, lors de la parution en volume, ajouta toutefois un passage important :

Quand les trois fils, noirs, chétifs, peureux comme des lièvres et maraudeurs en plus, virent Marie-Ange endormie à jamais, fanées les violettes de ses yeux, terni l'or de sa chevelure, ils s'approchèrent de Defroi et, d'un cœur lâche et sournois, ils abordèrent leurs tristes racontages. (Guèvremont, *En pleine terre* 88)

Fille-mère / mère-fille

Il convient, en guise de conclusion, d'essayer d'expliquer l'importance de ce thème dans l'imaginaire de l'auteure. Il n'est pas impossible, bien évidemment, que Guèvremont, de près ou de loin, ait été mise en contact avec l'âpre réalité des filles-mères, mais rien, dans ce qu'on connaît de sa biographie—il est vrai fort peu de chose—ne témoigne d'une telle rencontre. Les récits autobiographiques de l'auteure permettent cependant de deviner une longue rêverie enfantine de la jeune Manouche sur le sujet de son origine. L'on rejoint ici la théorie de Marthe Robert selon laquelle le fantasme de l'enfant trouvé ou de l'enfant bâtard serait à la source du métier de romancier. Manouche, nous raconte Guèvremont, était friande de contes mettant en scène « une pauvre en oripeaux mais belle comme le jour, à la vérité une princesse ravie en bas âge à ses nobles parents par un truand justement puni » (Guèvremont, « À l'eau douce » 76). Le surnom de la jeune fille ne put qu'alimenter ces rêveries d'enfant trouvé¹⁹. Les Tziganes, objets de tous les fantasmes, avaient notamment la réputation d'être des voleurs d'enfants. Une version plus élaborée de ce fantasme apparaît dans un souvenir autobiographique :

Un matin je fus réveillé par des éclats de voix; mon arrière-grand'mère qui se querellait avec sa sœur Adèle au sujet de leurs descendants. Ma tante Adèle en parlant de moi disait :

C'est dommage que ta petite-fille ait des yeux de chats. . . .

C'est ainsi que j'appris que je n'étais pas une belle petite fille. J'en éprouvai un cuisant chagrin.

Peu de temps après, ma mère qui ne partageait pas les opinions de ma tante Adèle décida de peindre mon portrait. Loin d'en éprouver du plaisir, j'en ressentis une peine violente, une de ces peines d'enfant qui nous marquent pour la vie. (Guèvremont, « Le tour du village » 10)

Le souvenir se cristallise autour du mot *belle* : « C'est ainsi que j'appris que je n'étais pas une belle petite fille. » L'expression est porteuse d'ambiguïtés, à commencer par le terme *petite fille* qui fait écho à l'injure de la tante (« C'est dommage que ta petite-fille ait des yeux de chats ») et qui introduit, derrière l'adjectif, l'idée d'une parenté reniée, soit le fantasme de ne pas être la petite-fille de ses grands-parents ou, plus précisément, de ne pas être une Labelle. Encore proche du fantasme de l'enfant trouvé, l'imaginaire, dirait-on, cherche une voie vers la version plus « évoluée » du fantasme de l'enfant bâtard (Guèvremont, reniant sa famille maternelle, laisse intact son ascendant paternel). La rêverie sur la fille-mère sera justement l'une de formes principales que prendra le fantasme de l'enfant bâtard chez Guèvremont.

NOTES

- 1 Selon Besson, qui étudie les cycles et les séries, « le retour d'au moins un personnage ou d'au moins un nom propre p[eu]t être considéré comme la condition *sine qua non* de constitution d'un ensemble. » (Besson 22)
- 2 Grâce, notamment, au dépôt fait par la Succession Guèvremont des archives personnelles de l'auteure à Bibliothèques et archives Canada (FONDS GERMAINE GUÈVREMONT, LMS 0260, 2004-03).
- 3 Entrevue téléphonique avec Michèle Rossignol, automne 2002.
- 4 Est-il besoin d'insister sur l'affinité du peuple Manouche et du Grand-dieu-des-routes. Contre toute attente, une manouche apparaît d'ailleurs dans le roman *Le Survenant* : « Devant le campement de bohémiens, la jeune gipsy, maintenant seule, sourit au Survenant. De ses longs yeux pers, de ses dents blanches, de tout son corps félin, elle l'appelaït » (Guèvremont, *Le Survenant* 241). Angéline, dans cette scène, ne peut s'empêcher d'anathématiser la gitane : « Ah! les champions de maquignons! pensa avec mépris Angéline » (241). Champions, maquignons.... Angéline aurait pu ajouter : manouches.
- 5 Voir par exemple Guèvremont, « Le premier miel » xxi.
- 6 Entrevue avec Denise Boucher, hiver 2003.
- 7 Qu'il publia plus tard en livre (voir Pelletier, *Histoire des enfants tristes*).
- 8 Information prise au Musée des Sœurs de Miséricorde de Montréal, 20 avril 2007. Je remercie Julie Duchesne, la coordonnatrice, pour ses judicieux commentaires.
- 9 Information prise au Musée des Sœurs de Miséricorde de Montréal, 20 avril 2007.
- 10 Entrevue avec Maurice Leroux, été 2004.
- 11 Que vient faire le fusil dans tout cela? C'est que le maire est aussi garde-chasse. Le suborneur, dans l'imagerie paysanne, est associé au braconnier (le verbe *braconner* signifiait d'ailleurs, au Moyen-Âge : « avoir les droits du seigneur sur une fille qui se marie, c'est-à-dire exercer le droit appelé plus tard 'de cuissage' ... Il a été repris (1718) pour 'chasser sans en avoir le droit,' cette reprise due à *braconnier* ... pouvant succéder à des emplois régionaux plus anciens, et continuer une métaphore sexuelle sur le sens féodal (*braconner sur les terres d'autrui*). D'ailleurs, le sens figuré galant de 'racoler, lever (une femme)' réactive

- l'ancien usage médiéval du verbe » (Rey 277). Dans le téléroman, l'amant de Marie-Didace et le père probable de son enfant se nomme justement Patrice Braconnier.
- 12 La narration, curieusement, n'indique pas à quel personnage il faudrait attribuer cette interrogation.
 - 13 Caroline Lalande est à la fois le double de Phonsine et celui de sa fille Marie-Didace (comme Caroline Lalande, celle-ci devient journaliste à Sorel). Les mères et les filles, chez Guèvremont, s'amalgament. *Caroline Lalande* et *Alphonsine Ladouceur* doivent d'ailleurs la moitié de leur nom à la mère de Guèvremont, *Valentine Labelle*. Derrière tous ces amalgames mère-fille, ne faut-il pas voir se profiler la créature chimérique qu'est la fille-mère?
 - 14 On retrouve également une peinture du même sujet au Musée des Sœurs de Miséricorde de Montréal. La jeune femme de la statue représente-t-elle une mère célibataire? Compte tenu de l'endroit où se trouve la statue, il me semble à tout le moins justifié de dire que cette sculpture suggérerait aux jeunes mères célibataires de s'identifier avec la jeune femme agenouillée.
 - 15 De même, Marie-Madeleine, la courtisane repentie, était l'objet d'une dévotion particulière chez les Soeurs de la Miséricorde. Certaines des mères célibataires, en effet, choisissant de devenir religieuses, entraient dans l'Association des Filles de Ste-Madeleine, devenaient des Madeleines (Musée des Sœurs de Miséricorde, Montréal, 20 avril 2007).
 - 16 J'ai étudié en détail cette figure dans : « Résonances. Interfiguralité chez G. Guèvremont », Annette Hayward 315-33.
 - 17 Comment ne pas citer le début du poème « Les cloches » d'Apollinaire, qui met en scène une fille-mère mise enceinte par un Manouche : « Mon beau tzigane mon amant / Écoute les cloches qui sonnent / Nous nous aimions éperdument / Croyant n'être vus de personne / Mais nous étions bien mal cachés / Toutes les cloches à la ronde / Nous ont vus du haut des clochers / Et le disent à tout le monde » (Apollinaire, « Les cloches » 98).
 - 18 « Sitôt que les petits enfants seuls passent là où elle pousse, la mauvaise herbe leur monte aux yeux, les aveugle, et plus jamais ils ne retrouvent le chemin de la maison. » (Guèvremont, *En pleine terre* 84)
 - 19 Guèvremont garda d'ailleurs toute sa vie un fort goût pour l'usage des pseudonymes (par exemple : Jeanrhève, La Passante, La femme du Postillon).

OUVRAGES CITÉS

- Apollinaire, Guillaume. « Les cloches. » *Alcools*. Paris : Gallimard, 1989.
- Besson, Anne. *D'Asimov à Tolkien. Cycles et séries dans la littérature de genre*. Paris : CNRS, 2004.
- Décarie, David. « Résonances. Interfiguralité chez Germaine Guèvremont. » Dir. Annette Hayward. *La rhétorique au féminin*. Québec : Nota bene, 2006. 315-33.
- Germain, Victorin. *Allô! Allô! Ici la crèche (plaidoyers et nouvelles)*. Québec : chez l'auteur, 1940.
- Guèvremont, Germaine. « La fille à De-Froi. » *Paysana* 1.11 (1939) : 10-11.
- . « Tu seras journaliste. » *Paysana* 2.2 (1939) : 12-13.
- . « Le tour du village. » *Paysana* 4.4 (1941) : 10.
- . *En pleine terre*. Montréal : Paysana, 1942.

- *Le Survenant*, Téléroman (CBFT, 30 novembre 1954 au 9 juillet 1957). Bibliothèque et Archives Canada, Fonds Germaine Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 2.
- *Le Survenant*, Téléroman (CBFT, 1er octobre 1959 au 23 juin 1960). Bibliothèque et Archives Canada, Fonds Germaine Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 2.
- *Le Survenant*, Radioroman (CBF, 31 août 1953 au 6 mai 1955; repris à CKVL, septembre 1962 au juin 1965). Bibliothèque et Archives Canada, Fonds Germaine Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 1.
- « À l'eau douce. » *Châtelaine* 8.4 (1967) : 34-35, 74, 76, 78, 80, 82.
- « Le premier miel. Un chapitre inédit de Germaine Guèvremont. » *Le Devoir* (supplément) 31 octobre 1967 : XXI.
- *Marie-Didace*. Montréal : PUM, 1996.
- *Le Survenant*. Dir. Yvan G. Lepage. Montréal : PUM, 1989.
- Lévesque, Andrée. *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux guerres*. Montréal : Remue-ménage, 1989.
- Martin, Stéphanie, *La figure du Christ dans l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont*. Montréal : Université McGill, mémoire de maîtrise, 1991.
- Pelletier, Gérard. *Histoire des enfants tristes. Un reportage sur l'enfance sans soutien dans la province de Québec*. Montréal : L'Action nationale, 1950.
- Rey, Alain, dir. *Dictionnaire historique de la langue française*. 1992. Paris : Dictionnaires Le Robert, 1994.
- Rodrigue, Denise. *Le Cycle de Pâques au Québec et dans l'Ouest de France*. Les archives de Folklore. Québec : PUL, 1983.
- Roy, Michel. « Le scandale des crèches. » *L'Autorité du peuple*, 39.25 (1954).
- Saint-Martin, Lori. *La voyageuse et la prisonnière : Gabrielle Roy et la question des femmes*. Cahiers Gabrielle Roy. Montréal : Boréal, 2002.

